Case
PRC
5178

LE LUTTEUR CLAIRVOYANT.

ON croyoit les ariſtocrates vaincus, terraſſés, écraſés, & je les vois maîtres du champ de bataille, & plus terribles que jamais. O peuple ! ſéduit & trompé, votre imagination vous peignoit les ariſtocrates, tels qu'autrefois on peignoit les grands, les puiſſans & les riches ; aujourd'hui l'ariſtocratie n'eſt que le pouvoir miniſtériel vendu à l'intrigue des états généraux ; que l'agiotage triomphant, que les puiſſances municipales prêtes à être organiſées pour achever votre ruine, & que l'accapareur des eſpeces portant le deuil & la miſere dans toute la France conſternée. Citoyens, je vous dénonce les agens monſtrueux, les nouveaux ariſtocrates plus terribles que ceux qui ſembloient vouloir ſe baigner dans votre ſang. Au moins leurs aveugles projets étoient connus, & l'on pouvoit ſe défendre & oppoſer la force à la force ; mais ici l'art & la fraude ourdirent leurs trames funeſtes, les complots ſont enſevelis dans l'ombre, & vous êtes déjà perdus ſans vous en appercevoir. Parcourons rapidement les cauſes de l'infortune publique, & voyons ce que l'on n'a pas fait, & ce que l'on auroit dû faire.

Mes chers concitoyens, je veux bien ne pas jetter un œil trop curieux, & trop clairvoyant ſur la démarche que l'intrigue miniſtérielle a fait faire à notre bon Roi, la ſuite des événemens

M L W 9222

nous fera connoître si ce fut pour notre bonheur commun, ou pour l'intérêt du parti soi-disant démagogue qui nous a déjà presque écrasés. Je vous ferai part seulement de mes craintes, elles peuvent être bien fondées ; peuple, vous qui voulez être libre, méfiez-vous de tout, tous les intérêts sont contre votre liberté, l'égoïsme, l'esprit de parti, une philosophie intéressée vous menacent, songez à vous, & de sang froid examinez avec un ami de la liberté tout ce que l'on fait, & ce qui se passe sous nos yeux.

Pourquoi la démarche du Roi a-t-elle été annoncée & sue avant que le Roi y eût pensé ?

Pourquoi ces motions orageuses, indécentes au milieu de l'assemblée nationale ?

Pourquoi nos députés ont-ils pris une délibération pour fermer la parole dans ce jour de liberté à ceux qui auroient été tentés de dévoiler des mysteres d'iniquité ? N'eût-il pas été plus grand, plus digne de la liberté, de voir un député parler à son Roi, défendre la vérité, & parler pour les intérêts du peuple même, pour ses droits ? Ce plaidoyer intéressant & digne de la liberté de Sparte, ou de Rome, auroit fait époque dans nos annales, & l'on n'auroit jamais pu dire après que le Roi eût été séduit ou trompé.

Pourquoi ce serment que les députés ont eu l'art d'arracher à toute l'assemblée nationale ? Et pourquoi un serment, quand tout doit être libre ? & quel effet peuvent attendre d'un serment ceux qui regardent comme vains ou incensés ceux que l'on fit en faveur de la divinité ?

Pourquoi nos modernes maires du palais se sont-ils emparés de ce serment, & pourquoi a-t-on vu nos districts armés prêter ce même serment, appeller les citoyens, sans nulle distinction, jusqu'aux atteliers de charité qui ont promis

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

de maintenir, de défendre ce qu'ils ne connoiſſoient pas, & ce qui peut leur être auſſi préjudiciable, qu'avantageux.

Pourquoi un ſerment pour maintenir une conſtitution qui n'eſt pas encore achevée ? Pourquoi leurrer le peuple par un appât trompeur, & l'engager dans une démarche imprudente, & qui peut lui être ſi funeſte ?

Vous répondriez à ces queſtions, ennemis de la choſe publique, députés vendus à l'agiotage, au miniſtere, aux accapareurs ; ſi votre intérêt ne vous fermoit la bouche, vous nous feriez connoître ces complots déteſtables, ces intrigues ſecrettes, ces menées adroites qui vous font agir, qui vous ont fait marcher par des voies d'iniquité, & qui vous dictent ces motions adroites qui enchaînent la liberté, la vérité & la ſaine raiſon. Le temps découvrira ces myſteres ténébreux, & la poſtérité nous vengera ; mais de quoi ſervira une vengeance tardive, quand vous aurez fait le malheur de nous tous, & porté le feu de la diſcorde & l'affreuſe miſere juſques dans nos foyers ?

Je veux demander à préſent quel intérêt nos chers repréſentans ont-ils à ſoutenir l'agiotage, ce monſtre vorace qui ſe repaît de notre ſang, qui fonde ſon eſpérance ſur notre ruine, & qui s'enrichit de nos dépouilles. C'eſt à ce miniſtre intriguant & perfide que nous devons cette calamité publique ; il a paru ſoutenir la France en la ruinant ; il a doublé la dette de l'état par des emprunts imprudens qui ont aggravé nos maux, augmenté le papier, diminué le numéraire, & qui ont fait de l'argent une récolte, dont le prix ſe hauſſe & ſe baiſſe ſelon les temps de fertilité ou de diſette.

C'eſt cet agiotage qui a diminué le numéraire,

qui le diminue tous les jours, & qui le rendra tout à fait rare, ſi des lois ſages ne viennent remédier à ces abus criants.

Allez, pour vous convaincre, aux *lieux de change*, vous y verrez les effets à vil prix, & l'argent ne pas même ſe trouver, l'honnête commerçant ne pouvant avoir du crédit, & le citoyen mourant de faim ſur de tas de papier.

Et en effet, quand le directeur des finances a, ſous le prétexte de ſoutenir l'état, fait des emprunts ruineux, il a dépenſé le numéraires, payé des dettes étrangeres, favoriſé par ſon exportation, & n'a laiſſé dans la France que du papier. Ne nous étonnons donc plus ſi le crédit papetier a tellement diminué les fonds numéraires, & ſi le commerce éteint ne trouve plus d'aliment pour ſe reſſuſciter.

Ainſi, que devons-nous penſer des repréſentans de la nation, qui s'amuſant à des bagatelles, tolérent cet agiotage, le protégent même, & laiſſent en souffrance & notre crédit & notre commerce. Si l'agiotage ſubſiſte encore, ce fléau, joint à ceux qui nous environnent, va porter en tous lieux la miſere & le déſeſpoir; que des lois ſages viennent donc réprimer la cupidité de l'agiotage, conſolider la valeur du papier, porter ce dernier en circulation, donner de la confiance à ceux qui en ſont les poſſeſſeurs, ou qui voudroient le commercer & rétablir un parfait équilibre entre le numéraire & ce même papier, ſans quoi plus de crédit, de commerce & de ſûreté.

Le moyen le plus ſage & le plus ſenſé, ſeroit, ſans doute, d'avoir fondé une caiſſe, ou bien ſoutenu les anciennes, qui n'ont beſoin que des fonds qu'on leur a ravis, pour recouvrer leur ancien crédit. La caiſſe d'eſcompte, par exem-

ple, a ſes ennemis, & ſes partiſans, les cabaleurs de la chambre nationale ſont contr'elle, l'innovation leur plaît, & tout ce qui a un air d'antiquité, ou qui ne cadre pas à leurs intérêts, a droit de leur déplaire, auſſi que de moyens n'émploient-ils pas, que de calomnies! que de motions! d'autres voudroient voir cette caiſſe réhabilitée & réformée, parce que c'eſt accélérer leurs travaux que de corriger ces abus, que de trouver déjà une partie de la beſogne faite. Ainſi, je ne vois, avec étonnement que tous ces retards, & je n'ai entendu parler qu'avec effroi de la ſuppreſſion de cette caiſſe. Bâtiſſez donc une fois, ennemis de la nation, bâtiſſez donc, aſſez longtemps vous avez détruit, notre patience eſt à bout, l'orage grondera, & ſans doute éclatera bientôt ſur vos têtes coupables. Français, répétez leur donc que votre commerce demande du crédit, que le crédit veut du numétaire, ou un papier ſolide & valable, & que ſans cela nous ſommes prêts de nous voir mourir de faim.

On ne ceſſeroit de parler ſur cette matiere; mille écrits, mille voix ne ſuffiroient pas, le temps preſſe, & l'agiotage doit ſe trouver bientôt anéanti pour conſolider notre bonheur, ſi tel eſt qu'il puiſſe exiſter pour nous.

Après l'agiotage, je parlerai du fléau des municipalités. J'ai toujours craint les petites puiſſances réunies pour combattre le pouvoir d'une nation, ou le pouvoir royal. Craignez peuple nouvellement libre, craignez un eſclavage horrible, craignez d'être la victime de votre ſimplicité. Rome fut eſclave ſous ſes rois, ſous le ſénat, ſous les décemvirs, ſous ſes tribuns, ſous ſes triumvirs, ſous ſes empereurs, & je ne ſais quel elclavage ils auroient choiſi, s'ils avoient été les maîtres. On ſe méfie de ceux qui ont des

intérêts connus, mais on se laisse aveugler quand voit l'intérêt de ses maîtres d'accord avec les siens, on n'obéit & l'on n'apperçoit point le piege affreux dans lequel on est prêt de se trouver enlacé. Aussi considerez & ce qu'on fait & ce que font vos nouveaux roitelets ; voyez comme ils vous flattent, comme ils vous séduisent, comme ils profitent des circonstances pour vous enlacer. Un Roi se sacrifie pour son peuple, il fait un serment, peut-être vain, de n'exister que pour vous, de ne travailler qu'à votre bonheur, & eux vous font prêter serment de défendre une liberté constitutionnelle, que vous méconnoissez, de défendre des principes qui ne sont bons que pour l'intérêt de vos représentans, & qui vous rendent coupables d'ingratitude envers le meilleur des Rois, & le plus facile à séduire.

Voyez comme l'on exerce cette milice nationale, qui deviendra aussi orgueilleuse, aussi fiere, aussi insolente que la garde prétorienne ; cette garde infidelle des empereurs, ou comme ces janissaires de la Porte, dont elle n'aura que les vices, sans en avoir les vertus. Voyez son faste, voyez son luxe comme elle semble insulter le citoyen malheureux. Quelles dépenses, quelles orgies, quelles pompes, & cela au milieu de l'infortune publique, voyez-la dans vos promenades, dans vos rues, affecter l'air spadassin, & mépriser le citoyen honnête. Sous un chef, il est vrai, intrépide, généreux, mais que sa place, tôt ou tard rendra comme tous les autres hommes ambitieux . . . &c. Voyez la force de ses bras s'assembler en pompe, & décerner à son général des honneurs qui ne sont dûs qu'à ses Rois, qu'elle semble oublier ou mépriser. C'est cette même milice qui va devenir le soutien de vos municipalités, c'est elle qui de-

deviendra vos bourreaux, & qui vous enchaîneront, parce que vous êtes aveugles, & que la force va devenir triomphante. Envain, vous avez crié vive la nation, vive la loi, vive Roi. Chaque cité fera la nation, la force fera la loi, le Roi fera selon le caprice des milices & l'hypocrisie, la haine & l'effronterie du chef de vos municipalités, devant qui vous ferez obligé de vous abaisser comme autrefois le firent vos ancêtres devant l'usurpateur Pépin, cet heureux maire du Palais, avec cette différence que vous chercherez, envain, dans vos roitelets, ses vertus qui le rendirent cher à vos aïeux.

Ainsi qu'il seroit utile d'avoir défendu ses parades, ces uniformes, ce luxe qui révolte, tout citoyen est soldat; qu'il s'exerce dans des lieux destinés à cela, qu'il apprenne à supporter les fatigues militaires, mais qu'il n'embarrasse plus nos places, nos carrefours, mais qu'il montre de l'audace, du courage dans l'occasion & non pas du luxe & de la fatuité. Si cet abus n'est pas bientôt corrigé, pauvre France redoute le sort de Rome & de Constantinople.

Ce dernier fléau dont nous venons de parler n'étoit pas celui qui devenoit le plus utile de faire connoître à mes Concitoyens égarés; l'amour de la vérité, de la liberté, de l'humanité qui me font parler, exigent que je dévoile ces monstruosités au grand jour. Tandis qu'il en est temps, l'homme impatient doit élever la voix, tonner sur les abus & prévoir les maux qui nous menacent, les nôtres sont affreux, ce siecle les enfante par milliers, & nos états-généraux les redoublent & aggravent leur poids insupportable. Faut-il qu'un bon Roi ne puisse être secondé dans ses vues sages & patriotiques? faut-il que le destin ou que la perversité des hommes se joue de tous

es moyens qu'il avoit employés pour nous rendre heureux ? Ce nouveau Trajan eſt auſſi malheureux que cet Empereur vertueux qui vouloit faire le bonheur de Rome & dont l'empire fut bouleverſé par des révolutions inattendues, par des révoltes, des peſtes, des famines...., &c. France ! tu aurois dû ſeconder les vues de ce Monarque, & peut être tu aurois joui du bonheur qui t'étoit réſervé.

Je ne dirai qu'un mot de l'acceparement des eſpeces. Ce fléau public & contre qui s'élévent tous les citoyens, eſt une calamité qu'un chacun même fomente & ſoutient ; on refuſe le papier, on cache ſon argent, on agiote, on vend l'or au prix le plus exorbitant ; d'infideles citoyens au milieu du malheur public, rempliſſent leurs coffres & ne les vuident que par des gains uſuraires les plus illicites, ils accelerent la ruine totale du commerce & l'accaparement preſque achevé du numéraire.

Nos caiſſes publiques même agiotent, cachent les monnoies & ſe ſervent d'indignes manœuvres pour épargner leur argent & ne point acquitter les billets.

Chers concitoyens, élevez-vous donc contre ces abus ; ſortez de votre létargie ; foudroyez ces vils accapareurs, ces adminiſtrateurs avides, ces uſuriers nourris de votre ſang, ces ennemis de la patrie. Mais vous, rétabliſſez le crédit & la confiance en protégeant le commerce, en acceptant le papier ſolide, en faiſant circuler ce numéraire que vous avez craint de perdre & que vous avez caché avec tant de ſoin. Alors vous pourrez jouir du fruit de votre induſtrie, & chaque claſſe de citoyens ne craindra plus pour ſa ſubſiſtance & ſon bonheur.

Mais c'eſt aux repréſentans de la nation à qui

je dois ſur-tout m'adreſſer ; aſſez long-temps, ils ont retardé de ramener la confiance, qu'ils accelerent leurs travaux ; & puiſqu'enfin ils ont juré d'oublier les petits intérêts pour ne ſonger qu'à la choſe publique, qu'ils agiſſent de concert, qu'ils faſſent le bien, & ſur-tout, qu'ils ſongent vîte à remédier aux maux qu'ils nous ont déjà faits ; qu'ils corrigent les abus qui ſe ſont gliſſés ; qu'ils défendent les droits d'un chacun ; qu'on ne les accuſe plus d'injuſtice, de cabale, & d'agir pour leurs intérêts ; & qu'on les voie plutôt ſonger à rétablir nos finances délabrées, à créer une caiſſe patriotique, caiſſe d'aſſurance, de crédit, de paiement, qu'il puiſſe réaliſer dans la ſuite le papier qu'elle pourra lancer dans le public, ou, qui plutôt ayant des fonds numéraires, les faſſe circuler par toute la France, & qui puiſſe auſſitôt écraſer l'agiotage, épouvanter l'accapareur, & ruiner l'uſurier, en ne lui laiſſant plus l'eſpoir de fonder ſa fortune ſur celle de particuliers déjà trop accablés par l'infortune de l'état & la leur propre.

Tel doit être le vœu de tout bon citoyen, & & tel eſt celui que j'avois formé depuis long-temps, puiſſent nos maux diminuer enfin ! puiſſent les deſirs de notre bon Roi être effectués ! puiſſe-t-il lui-même ne plus écouter des conſeils perfides, mais plutôt ſon cœur ſenſible, bon & vraiment humain ! Puiſſent bientôt l'agiotage être honny, dérouté, démaſqué & défendu par la loi ! Puiſſent nos municipalités perdre leur ton de faſte ; nos roitelets être humiliés ! Voilà les vœux que j'ai formés, qu'un chacun ne déſavouera point ſans doute, & qui pourront aſſurer à jamais le bonheur de la France, juſqu'à préſent en butte à toutes les infortunes & à toutes les calamités.

FIN.